M. le chev. Avellino

7

ACADÉMIE ROYALE DE BRUXELLES.
(Extrait du tom. VIII, n° 12, des Bulletins.)



EXTRAIT

D'UNE LETTRE ADRESSÉE A M. ROULEZ, PAR M. DE WITTE.

Athènes, le 18 octobre 1841.

Dans la tournée que je viens de faire, j'ai visité quelques points intéressants de la Grèce, Corinthe, Delphes et les Thermopyles. Parti d'Athènes dans la soirée du 24 septembre, j'ai été m'embarquer au Pirée. Ce n'est que le 26 au matin que je suis arrivé à Corinthe, ayant été contrarié dans ma traversée par un calme désespérant. On ne saurait imaginer de plus admirable position que celle de Corinthe, placée entre deux mers : malheureusement les fièvres règnent là plus qu'en aucun autre endroit de la

Grèce. Quant aux monuments anciens, ils ont tous disparu, à l'exception d'un seul temple d'ordre dorique. La construction de ce temple remonte à une époque très-ancienne : elle a certainement précédé la ruine de Corinthe, détruite par Mummius. On remarque encore huit des colonnes de ce temple et une partie de l'entablement. Rien ne ressemble plus aux temples de Pæstum que ces colonnes lourdes et d'une forme peu gracieuse. Au bas de l'Acrocorinthe jaillit la source Pirène qui fournit encore une eau excellente aux habitants, comme du temps de Pausanias. L'Acrocorinthe est un rocher fort élevé, qui domine tout l'isthme, et du haut duquel on découvre un horizon presque sans bornes.

M'étant rembarqué aux salines de Corinthe, je suis venu aborder le 28 septembre, après 27 heures de navigation, au fond d'un petit golfe où est situé Aspro-Spitia, près des ruines de l'ancienne Anticyre. On reconnaît encore vers le bois d'oliviers les restes du temple de Neptune, qui, selon le témoignage de Pausanias (X, 36, 4), était situé près des bords de la mer. On peut déterminer aussi la position du temple d'Artémis Dictynna qui était au-dessus, vers l'est, et sur le penchant de la montagne.

Pour se rendre du port d'Aspro-Spitia à Castri, l'ancienne Delphes, il faut s'élever à une hauteur considérable et franchir les rochers à pic qui entourent Anticyre. En montant, on a une vue ravissante sur le golfe de Corinthe, on arrive à un plateau élevé, on passe entre le mont Cirphis à droite et le village de Despliva à gauche. Des vignes couvrent ce plateau. Après quatre heures de marche, on parvient à l'entrée des gorges du Parnasse, qu'on a en face depuis l'ascension à Aspro-Spitia. C'était le soir, avec un magnifique clair de lune que j'ai franchi ces gorges. Vous

ne sauriez, mon cher ami, vous faire une idée de l'impression que produit ce lieu sauvage. D'abord on descend par un chemin en zig zag jusqu'au fond de la vallée où coule le fleuve Plistus, qui est presque à sec, comme la plupart des rivières de la Grèce, pendant l'été. On franchit le lit du fleuve et l'on remonte le long des rochers par la voie sacrée par laquelle passaient *les Théories*. Partout on remarque des niches taillées dans le roc vif et destinées sans doute à recevoir les nombreuses offrandes (ἀναθήματα) des dévots qui venaient consulter l'oracle. Enfin on arrive à la fontaine de Castalie : on est à Delphes.

Je suis resté toute la journée du 29 septembre à Delphes pour examiner ce lieu célèbre. C'est un des points les plus intéressants que j'ai visités, et à cause de cela, je vous demande la permission d'entrer dans quelques détails.

On reconnaît distinctement la situation de Delphes, l'emplacement des grands édifices et surtout celui du temple d'Apollon. Le voyage de M. le professeur Ulrichs (*Reisen und Forschungen in Griechenland*, Bremen, 1840), me servait de guide. Qu'on se figure des rochers amoncelés de toutes parts et coupés par le milieu d'un ravin, qui a plus de 1600 pieds de profondeur et au fond duquel coule le Plistus. Sur un des bords de ce ravin, vers le nord, était bâtie la ville de Delphes. Quoique des terrasses servissent de soutènement aux temples et aux maisons, tous les édifices étant bâtis sur la pente escarpée de la montagne, l'ensemble de la ville semblait pencher vers le précipice. Δελφοῖς δὲ ἡ πόλις ἄναντες διὰ πάσης παρέχεται σχῆμα, comme dit Pausanias, X, 8, 5. C'est tellement vrai que tout est en pente, que c'est avec la plus grande difficulté qu'on marche entre les maisons qui composent le bourg actuel de Castri. On ne

saurait trouver nulle part d'endroit plus sauvage, plus inaccessible : sans la célébrité de l'oracle, on n'aurait jamais songé sans doute, à jeter les fondements d'une ville dans cette gorge resserrée. Mais l'aspect des lieux a quelque chose de mystérieux, qui s'harmonisait parfaitement avec le caractère de l'oracle. Au-dessus de la ville s'élèvent les deux cimes du Parnasse, dont les anciens ont souvent fait mention, non que ces deux cimes soient les points les plus élevés de la chaîne du mont Parnasse, mais seulement les sommités de la montagne relativement à la position de Delphes. Les angles que forment les rochers, la forme tortueuse de la vallée, produisent un écho très-remarquable : un coup de fusil tiré dans la montagne retentit au loin, se répète plusieurs fois et forme comme un roulement continu. Justin (XXIV, 6) a fait remarquer cet effet extraordinaire. *Quamobrem et hominum clamor, et si quando accedit tubarum sonus, personantibus et respondentibus inter se rupibus, multiplex audiri, ampliorque quam editur, resonare solet.*

Dans la visite que j'ai faite des monuments de Delphes, j'ai commencé par me rendre à la source de Castalie. L'eau qui est excellente se précipite du haut des rochers entre deux pics élevés. Plus bas, elle vient alimenter une fontaine turque, elle coule à travers un bois d'oliviers et va se jeter au fond du ravin où elle se mêle avec les eaux du Plistus. Au-dessous de la fontaine est un vieux platane qu'on peut regarder comme un rejeton du platane d'Agamemnon. Théophraste, *Hist. Plant.*, IV, 13; Plin. H. N. XVI, 44; Athen. XV, 62. Une chapelle dédiée à St-Jean est bâtie entre les rochers dans lesquels se précipite l'eau de Castalie : l'autel est formé d'un tronçon de colonne antique.

Si l'on descend ensuite le long des rochers, dans la direction du sud-est, on arrive à la voie des tombeaux. On remarque les niches creusées dans le roc pour recevoir les *ἀναθήματα*, on passe devant plusieurs tombeaux plus ou moins bien conservés; l'un taillé dans le rocher et décoré d'une porte feinte à deux battants, se distingue par sa masse et sa forme: le rocher s'est fendu par le milieu et un figuier s'est élevé dans les interstices. Les paysans nomment cet endroit *λογάρι*, à cause d'une légende rapportée par M. Ulrichs. Sur la pente de la montagne, là où la vallée s'élargit, est un beau sarcophage en marbre blanc, mutilé aujourd'hui, mais qui, au moment de sa découverte, était très-bien conservé. A la face principale était un grand bas-relief, représentant la chasse de Calydon. La partie du milieu manque ajourd'hui. A chaque angle est placé un génie funèbre. Vers la gauche sont deux chasseurs, l'un retient un chien par la tête, plus loin, plusieurs pieds d'hommes et de chevaux, restes des figures placées au centre. A droite, le seul groupe conservé, représente un homme qui se défend au moyen du pedum contre le sanglier, dont une partie du corps est caché dans l'antre. A la face latérale à droite est représentée Althée, tenant la lettre qui lui annonce la mort de ses frères, et jetant au feu le tison fatal : le messager veut retenir la mère de Méléagre. Sur la face latérale à gauche, on voit Méléagre vainqueur, tenant son cheval par la bride : le sanglier mort est couché à ses pieds. A gauche, en arrière du héros, on aperçoit une femme (*Diane?*), vue à mi-corps, qui paraît placée dans une barque. On ne pourrait se rendre compte de cette représentation qu'en la rapprochant de compositions analogues. La chasse de Calydon figure sur plusieurs sarcophages. La face postérieure est

également sculptée. On y voit deux griffons auprès d'un candelabre, de chaque côté aux angles, un hermès d'Hercule. Sur le couvercle est une figure de femme couchée. Ce sarcophage est un des plus beaux que j'ai vus en Grèce.

En remontant sur la pente de la montagne, on remarque un grand *héroon* décoré d'une porte et qui a dû se terminer par un toit de forme pyramidale. Le colonel Leake a pris ce monument pour une tour servant à la défense de la ville. M. Ulrichs n'en parle pas.

Maintenant en retournant sur ses pas et remontant vers le nord, on descend ensuite vers le bois d'oliviers que traverse la fontaine de Castalie, on arrive au couvent de la Panagia. M. Ulrichs regarde les substructions qui existent dans cet endroit comme ayant appartenu au Gymnase. On trouve là un grand mur en blocs réguliers et plusieurs autres en polygones irréguliers de construction pélasgique. En avançant vers le sud-sud-est, on rencontre un grand nombre de substructions bien conservées. Le nom qu'on donne à ces restes est ἡ μαρμαρία. C'était dans cet endroit qu'étaient quatre temples dont Pausanias fait mention, entre autres celui d'Athéné Pronœa, et auprès l'*héroon* de Phylacus. Paus. X, 8, 4. Quant à l'*héroon* d'Autonoüs, autre héros delphique (Hérodot. VIII, 39), on le place à la droite de la source de Castalie, un peu plus bas, vers le sud-est, près la voie des tombeaux, et au pied du rocher Hyampea, du haut duquel Ésope fut précipité.

Dans l'enceinte du couvent de la Panagia on remarque plusieurs débris antiques : un chapiteau corinthien primitif placé au porche, et servant de base à une colonne byzantine, sous le portail des fragments de frise, offrant de beaux ornements, des triglyphes, etc., le tout encastré dans

le mur. D'autres débris sont amoncelés vers la porte d'entrée de l'enceinte.

En montant au bourg de Castri, dans la direction du nord, quand on quitte le couvent, on revient vers la fontaine de Castalie, on se dirige ensuite vers le couchant, on rencontre plusieurs terrasses et on arrive aux substructions du grand temple d'Apollon. Ces ruines portent dans le pays le nom de τὸ Ἑλληνικό, nom que les Grecs modernes donnent à toutes les grandes constructions des temps anciens. Le grand mur en blocs réguliers qui servait de soutènement au péribole est d'une conservation admirable : le temps a donné une teinte rouge aux pierres. Montant plus haut, on parvient à la plate-forme sur laquelle s'élevait le temple. Là existait aussi un mur de soutènement : sur les plaques de pierre qui servaient de revêtement à cette substruction, étaient tracées des inscriptions inédites, faisant mention d'esclaves mis en liberté au moyen de leur consécration au dieu de Delphes. C'est en voulant copier ces inscriptions que le professeur K. O. Müller a gagné la fièvre, cause de sa mort. Aujourd'hui, un an s'est à peine écoulé, et ce mur a disparu : les pierres ont été employées à la construction des maisons. Ces actes de vandalisme se commettent tous les jours en Grèce ; malheureusement on ne prend aucune mesure efficace pour arrêter la destruction des monuments anciens. Si cet état de choses continuait, on aurait à déplorer la perte de toutes les antiquités échappées à la barbarie des Turcs, et dans peu d'années il ne resterait plus en Grèce que le Parthénon et le temple de Thésée. Tous les jours encore les marbres anciens servent à faire de la chaux, malgré les réclamations réitirées des hommes éclairés.

Au-dessus de la plate-forme, là où feu Müller a fait faire

des fouilles, on voit un grand nombre de tambours de colonnes, un magnifique chapitean ionique et une belle frise décorée de palmettes, le tout en marbre blanc, à l'exception de quelques tronçons de colonnes doriques, qui sont en pierres du pays. D'après ces indices, il paraîtrait que le temple était à l'extérieur d'ordre dorique et à l'intérieur d'ordre ionique : il semblerait aussi qu'une partie de l'extérieur n'aurait pas été en marbre, probablement c'était la façade qui regardait le rocher. On remarque également près de là un bas-relief fragmenté et à moitié enterré, qui représente un combat de Grecs contre des barbares, dans lesquels il est facile de reconnaître des Gaulois. Près de là sont éparses quelques inscriptions, la plupart publiées par Leake. La grande chaleur et le peu de temps que j'ai passé à Delphes, ne m'ont pas permis de m'occuper à copier des inscriptions, d'autant plus que celles que j'ai rencontrées sont fort difficiles à lire et placées dans les endroits les plus incommodes.

Au-dessus du temple se trouve la chapelle de Saint-Nicolas. A la porte de cette chapelle on voit une colonne avec une inscription publiée par Leake, et à gauche un petit chapiteau ionique en marbre. Au-dessus de la chapelle est un jardin entouré de murs et au milieu de ce jardin un vieux laurier, le seul qui soit dans le pays. Comme il se trouve à la place où devait être l'arbre sacré, il est permis de considérer ce laurier comme un rejeton du laurier d'Apollon. Hors de l'enceinte du petit jardin, en montant encore au nord, on arrive à la source Cassotis, dont les eaux étaient autrefois amenées par des conduits dans l'intérieur même du temple. Du reste, il est bien difficile de déterminer dans quel endroit était l'ouverture ou gouffre, sur lequel était posé le trépied fatidique. Comme jamais

on n'a fait de fouilles profondes à Delphes, il est à présumer qu'on trouverait, surtout dans l'enceinte du temple, quelques monuments précieux, peut-être les métopes dont parle Euripide, *Jon.*, 190 sqq.

A côté de la fontaine Cassotis, vers le couchant, on retrouve les vestiges du théâtre, et près de là plusieurs inscriptions (*Corpus inscript. gr.* 1699-1710). Au-dessus du théâtre jaillit la source Delphusa. Montant plus haut encore, on parvient au stade. On est étonné qu'il ait été possible de faire un stade dans un endroit aussi hérissé de rochers. Quant aux plaques de marbre pentélique dont Hérode Atticus fit décorer ce stade, il n'en existe plus de traces. Dans les rochers qui s'élèvent au-dessus, j'ai remarqué une espèce d'édicule taillé dans le roc et précédé de trois marches ou gradins destinés à y monter. Cet édicule n'a pas été terminé : on aperçoit une rainure qui indique la moitié d'un fronton.

Du haut des rochers qui dominent Castri vers le couchant, là où l'on remarque les restes d'anciens murs, on jouit d'une des plus belles vues de la Grèce, je dirais presque du monde entier, on découvre toute la vallée de Delphes, traversée par le Plistus, des bois d'oliviers et des vignes sur les bords du fleuve et sur le penchant des montagnes, la mer de *Crissa* et dans le fond la ville et le port de Galaxidi qui est à une distance fort considérable. Une chaîne de montagnes à droite cache la plaine et la ville de Salona, l'ancienne Amphissa. Si l'on porte ses regards en arrière vers le nord-est, on aperçoit les deux cimes du Parnasse, et à une hauteur considérable (3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer), la ville d'Arachova (l'antique Anemœria) assise sur un rocher pour ainsi dire inaccessible, entre des vignobles du plus riche aspect.

En descendant vers le sud on arrive à la chapelle sans toit de St-Élie. On voit dans l'intérieur de cette chapelle deux morceaux d'une frise ionique en marbre blanc. Ce morceau d'architecture, avant d'avoir servi à une frise, offrait un bas-relief d'ancien style. Une jambe de cheval et un pied de cheval sont les seuls restes qu'on y observe. Dans le mur extérieur de la chapelle est encastré un chapiteau ionique. Sur une pierre qui gît au pied du mur est une inscription en lettres fort anciennes ΚΕΡΘΠ.......... Là, à l'endroit où est bâtie la chapelle de St-Elie, devait être le Synédrion ou siége des Amphictyons, situé dans le faubourg nommé Pylæa.

Un peu à l'est de la chapelle de St-Élie sont des tombeaux, entre autres un tombeau romain taillé dans le rocher. Il se compose d'une chambre assez spacieuse qui renferme trois sarcophages, un placé au fond, les deux autres sur les côtés. Au-dessus de la niche qui renferme le sarcophage principal, sont deux petites niches destinées à recevoir des urnes. A la clef de la voûte on remarque une tête sculptée représentant Jupiter Ammon; au-dessous sont des peintures, des guirlandes de feuillage d'un vert foncé. L'intérieur de la voûte est également décoré de fresques: on y reconnaît encore deux oiseaux, un perroquet et une perdrix.

